

# Mucem

Spectacles et Performance

Décembre 2016 – Juillet 2017

# Construire Détruire Reconstruire





© BLEND A

# Sommaire 3

---

Édito	5
Roger Bernat	7
Rabih Mroué et Hito Steyerl	11
Bouchra Ouizguen	15
Infos pratiques	18

## *Au croisement de l'archive, de la mémoire et de la création*

« Conservation » et « archivage » sont liés au vocabulaire muséal. « Mémoire » et « souvenirs » sont propres à l'humain. Comment la création artistique peut-elle questionner histoire, mémoire et actualité pour proposer une lecture nouvelle de notre temps ?

De décembre 2016 à juin 2017, le Mucem invite trois artistes internationaux (deux metteurs en scène et une chorégraphe) dans le cadre de son nouveau cycle de spectacles. « Construire Détruire Reconstruire » explore des territoires esthétiques inédits entrecroisant archive, mémoire et création artistique. Chaque spectacle sera accompagné d'une installation qui viendra par la suite enrichir les collections du musée.

### Rencontre - Table Ronde

L'archive, entre brèche et saisie

Samedi 17 décembre de 17h30 à 19h30

Forum – Entrée libre

Avec Philippe Artières (Historien et directeur de recherche au CNRS), Isabelle Barbéris (Maître de conférences en arts vivants – Université Sorbonne Paris Cité et chercheur au CNRS) et Roberto Fratini (dramaturge de la compagnie Eléctrica produccions). Modération par Nicolas Féodoroff (critique d'art et de cinéma, enseignant, programmateur au FID).

Cette table ronde-rencontre questionne les usages de l'archive dans les arts : quelles sont les perspectives offertes par ce « matériau » pour les artistes ? En quoi la création artistique permet-elle une relecture et une perception nouvelle de l'archive ?

Il s'agit de traiter des usages de l'archive, de s'interroger sur leur emploi, leur modalité, leur force de décentrement, et tout aussi bien, en retour, de voir en quoi la pratique artistique permet une lecture et une perception autre. Donc de tisser des fils et dessiner les mouvements dialectiques que peut générer ce « matériau ». L'un des axes de cette rencontre sera de réfléchir à ce que l'archive a de performatif dans la création.

Interroger et déconstruire l'archive. Les trois artistes du cycle « Construire Détruire Reconstruire » nous invitent à repenser notre rapport au passé, à l'histoire et à la mémoire. Comment la création peut-elle construire des temporalités expérimentales qui renouvellent notre vision du monde ? Chacun à leur façon, les metteurs en scène Roger Bernat et Rabih Mroué et la chorégraphe Bouchra Ouizguen explorent cette question à travers leurs performances et leurs installations. Ils font voler en éclats la dichotomie qui consiste à faire de l'archive une relique du passé et à l'opposer à l'immédiateté du présent. L'enjeu n'est plus entre la permanence et l'éphémère mais entre l'effacement et la réécriture.

La dimension politique de leurs créations se charge d'une portée singulière au sein de l'institution muséale. Repenser son rapport au passé c'est également transformer son expérience du musée et de la mise en récits qu'il propose. Conserver, archiver, exposer : rien ne va de soi, rien n'est neutre, rien n'est intemporel. Ces trois artistes interrogent non seulement le statut et la toute-puissance de l'archive mais également l'intégration de l'art comme archive parmi les archives. Ils explorent d'autres manières de transmettre et replacent l'humain, l'individu, au cœur de la construction du sens. L'archive serait-elle davantage témoignage que preuve, trace de l'oubli plutôt que signe de mémoire? C'est à ce rapport critique que nous ouvrent les œuvres de Roger Bernat, Rabih Mroué et Bouchra Ouizguen, laissant entrevoir les confins de nouveaux territoires partagés.

**Ayoko Mensah**

Journaliste et consultante pour l'Africa Desk du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles



Vendredi 16 et samedi 17 décembre 2016  
20h30 – 15/11€ – Auditorium

Installation du 16 au 24 décembre 2016  
Forum – Entrée gratuite

Roger Bernat s'intéresse au théâtre et suit les cours de l'Institut del Teatre, à Barcelone, où il décroche un prix en 1996. Dans ses créations, Bernat travaille à partir de documents (images, récits, témoignages historiques...) pour élaborer des mises en scène qui, à la fois, les désacralisent et en révèlent la portée actuelle. En 2008, il commence à créer des spectacles où le public devient l'un des protagonistes et intervient sur scène. «Les spectateurs passent par un dispositif qui invite à obéir ou à ne pas se soumettre. Dans tous les cas, cela leur demande de s'engager avec leur propre corps », résume le metteur en scène. Parmi ses dernières créations, *Domini Públic* (2008), *Please Continue (Hamlet)* (2011), *Pendiente De Voto* (2012), *Desplazamiento del Palacio de La Moneda et Numax-Fagor-Plus* (2014) redéfinissent les limites du théâtre et brouillent les frontières entre art et politique.

Comment déconstruire la forme de l'archive, lui donner une dimension à la fois artistique et politique ? Roger Bernat s'est procuré le dossier d'archives d'un procès de jeunes Espagnols, soupçonnés d'être membres de l'Etat islamique, qui s'est tenu à Madrid en 2012. A partir de cette matière, il a choisi de remettre en scène et en voix certains fragments. Dans son théâtre, dit-il, « il n'y a ni spectateurs ni médiateurs. Il n'y a que des acteurs ». Le public est donc immergé dans la multiplicité des paroles et des points de vue. A lui d'écouter, de choisir, de redéfinir sa position et surtout de s'interroger... sur la construction des images et celle de son propre sens critique.

## No se registran conversaciones de interés (Aucune conversation digne d'intérêt)

Conception et Direction : Roger Bernat

Dramaturgie : Roberto Fratini

Vidéo : Txalo Toloza

Son : Carlos Gómez

Lumières : Ana Rovira

Coordination : Helena Febrés Fraylich

Production: Elèctrica produccions

Coproduction Mucem, en première mondiale

Coréalisation avec le festival Les Rencontres à l'échelle

« Construire Détruire Reconstruire ». Comment ce cycle archétypal résonne-t-il dans votre travail artistique ?

Toute l'histoire des civilisations est fondée sur cette dualité construire/détruire. Le troisième terme « reconstruire » a pour moi quelque chose de mensonger. Comme une fausse légitimation de la destruction. Dans mon travail, je retrouve les dynamiques de construction et de destruction. Dans « No se registran conversaciones de interes », je déconstruis les images et le discours de Daesh.

Quel est le point de départ de la pièce ?

En 2012, plusieurs habitants de Ceuta<sup>1</sup> ont quitté leurs familles pour rejoindre la Syrie. Pendant les semaines qu'ils ont passées entre la Turquie et Damas, ils ont régulièrement appelé leurs proches. Les téléphones de ceux-ci avaient été placés sur écoute par la police et toutes les conversations enregistrées ont par la suite été mises au dossier de la procédure judiciaire qui s'est déroulée à Madrid. Celle-ci a abouti à la condamnation de onze personnes pour appartenance à un réseau de recrutement de l'État islamique. C'était le premier procès en Espagne contre des collaborateurs de l'État islamique.

Vous êtes arrivé à vous procurer le dossier de ce procès...

Oui, j'ai fini par l'obtenir. Ce

sont plus de 12 000 pages qui retranscrivent ou résument une incroyable matière : les conversations enregistrées par les écoutes téléphoniques, les sites web et les pages Facebook visités par les inculpés mais aussi les avis du juge ou les plaidoyers des avocats. Au départ, j'ai été mû par une grande curiosité. Puis la question de la mobilisation s'est imposée à moi. Comment nos idéaux parviennent-ils à être un moteur de mobilisation ? Qu'est-ce que le théâtre de Al-Hayat, le média center de l'État islamique qui produit des vidéos en plus de vingt langues, a de plus que le théâtre du 20ème siècle ? J'ai éprouvé de la curiosité teintée de jalousie.

Les archives du procès deviennent donc matière artistique. Comment avez-vous travaillé cette matière ?

J'ai choisi des fragments pour les remettre en voix. Il y a beaucoup de choses très fortes, notamment des conversations entre les jeunes hommes partis en Syrie et leurs femmes restées à Ceuta. Le sujet n'est pas alors le radicalisme religieux mais le quotidien dans un quartier pauvre de Ceuta. Ces dialogues nous touchent tout de suite. J'ai voulu intégrer dans mon projet le discours de l'autre, de ces jeunes. En général, nous n'avons que le discours des médias, leur interprétation. Là, nous avons accès aux sources, même si elles ont

déjà subi un traitement : une transcription écrite et, le cas échéant, des traductions de l'arabe vers l'espagnol.

Comment allez-vous transmettre ces fragments d'archives ?

La pièce s'appuie sur un dispositif visuel et sonore. Le public est placé dans une situation d'écoute inconfortable dans laquelle il est confronté à la multiplicité des voix des protagonistes du procès. Il lui est impossible de tout appréhender. Il dispose d'un casque et peut changer de canal de diffusion selon qu'il adhère ou pas au discours qu'il écoute. Je veux mettre le public dans la situation de faire des choix qui l'éloignent ou le rapprochent de l'idéologie de Daesh.

La participation du public est au cœur de votre démarche théâtrale. Que cherchez-vous à provoquer ?

Dans mon théâtre, il n'y a pas de spectateurs ni de médiateurs. Il n'y a que des acteurs. Le médiateur, c'est toi-même. On se voit vivre... et c'est en se sentant mauvais performeur de sa propre vie que s'ouvre une perspective critique. C'est plus direct mais aussi plus dangereux. Mon théâtre ne cherche pas à mobiliser mais à décliner les différentes formes de l'inhibition. La désinhibition, c'est le mot d'ordre du fascisme : agir selon ses émotions. A contrario, je cherche à faire réfléchir

sur la construction de la légitimation du pouvoir.

**Dans cette pièce, vous vous attaquez au pouvoir du discours de Daesh...**

Oui, en travaillant sur ce sujet, on s'aperçoit que le support du discours est plus intéressant, presque plus important que son contenu. Regardez certaines vidéos ! Elles sont construites comme des publicités : un slogan « viens faire le djihad », une musique et des images. Lorsque les jeunes voient ces images, ils ont l'impression de pouvoir être les protagonistes d'un jeu vidéo. Des messages de l'Etat islamique sont construits comme des produits de divertissement de masse... L'historien Romain Caillet affirme très justement que si Al-Qaeda était le produit d'un bain toxique dans la culture orientale, Daesh est quant à lui inséparable de Facebook et Twitter... d'Internet.

**Vous interrogez à la fois la construction et le statut de l'archive...**

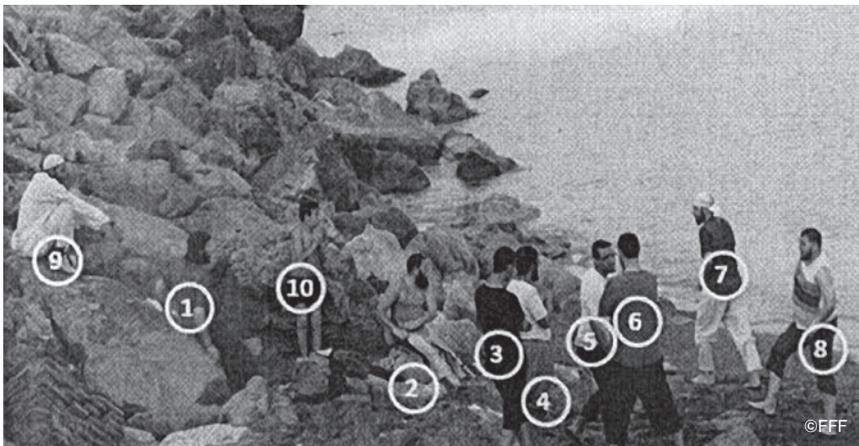
Oui, en questionnant la construction des images, on aborde la manière dont nous les consomons et dont elles nous consomment. Des recherches récentes ont montré que les agences de communication de l'Etat islamique sont formées par des jeunes nés et élevés en Europe, qui n'ont pas grand-chose à voir avec la religion. En définitive, l'histoire de l'Etat islamique est celle d'une société, la nôtre, qui est incapable de fournir à ses enfants des outils pour interpréter le monde dans une perspective autre que cynique ou simplement naïve.

**Considérez-vous votre pièce et l'installation qui l'accompagne comme de nouvelles archives de l'histoire que vous racontez ?**

Non, je réalise une œuvre et je me fiche de savoir si cela fait archive ou pas. Ce n'est pas à l'artiste d'être médiateur. Il faut conserver un écart entre l'œuvre et le public. On m'a demandé que mon installation puisse aller au département des archives du Mucem à l'is-

sue de la manifestation. Mais je ne sais pas ce qu'elle va être. J'ai envie de la construire avec le public... Ce sera ce qui restera après le naufrage... Dans le musée des installations maritimes, nous verrons ensemble ce qu'il faut garder ou rejeter à la mer.

En questionnant la construction des images, on aborde la manière dont nous les consomons et dont elles nous consomment. Des recherches récentes ont montré que les agences de communication de l'Etat islamique sont formées par des jeunes nés et élevés en Europe, qui n'ont pas grand-chose à voir avec la religion. En définitive, l'histoire de l'Etat islamique est celle d'une société, la nôtre, qui est incapable de fournir à ses enfants des outils pour interpréter le monde dans une perspective autre que cynique ou simplement naïve.



<sup>1</sup> L'une des deux enclaves espagnoles situées sur la côte marocaine.



©Margaux Kolly



© TheTanks

Vendredi 24 et samedi 25 février 2017  
20h30 – 15/11€ – Auditorium

Installation 24 février au 6 mars 2017  
Forum – Entrée gratuite

Né à Beyrouth en 1967, Rabih Mroué est artiste, acteur et metteur en scène. Son travail, à la croisée du théâtre, de la performance et des arts plastiques, brouille les frontières entre fiction et investigation et remet en cause l'autorité des archives. Mroué utilise la photographie, la vidéo et des documents historiques pour questionner l'histoire récente du Liban ou de la Syrie. Parmi ses œuvres : *Who's Afraid of Representation* (2005), *How Nancy Wished That Everything Was an April Fool's Joke* (2007), *Pixelated Revolution* (2012), *Riding on a cloud* (2013)... Toutes interrogent la subjectivité de l'histoire et de la mémoire, et les processus biaisés de construction d'archives. Cofondateur du Beirut Art Centre, contributeur à TDR : *The Drama Review* (NYC) et directeur à Münchner Kammerspiele théâtre (Munich), Rabih Mroué réside aujourd'hui à Berlin.

L'archive n'est jamais neutre. Dans ses pièces, Rabih Mroué s'attaque à sa toute puissance et en révèle les failles. Que sont devenus les milliers de personnes disparues durant la guerre civile qu'a connu le Liban entre 1975 et 1990 ? Pour évoquer ce sujet tabou et tragique, l'artiste s'inspire d'un calcul mathématique de probabilités. A travers la performance qu'il propose, c'est à une réflexion sur la reconstruction de la mémoire collective d'un peuple et à un dialogue entre morts et vivants qu'il nous convie.

Hito Steyerl est une réalisatrice, artiste et auteure allemande, basée à Berlin. Ses sujets de prédilection sont les médias, la technologie et la circulation mondialisée des images. Parmi ses derniers travaux : *The Kiss* (2012), *Adorno's Grey* (2012), *The Body of the Image* (2012), *Abstract* (2012) et *Guards* (2012).

## Probabilité Zéro

De et avec Hito Steyerl et Rabih Mroué  
Coproducteur : Mucem et HKW Berlin

Spectacle en arabe surtitré en français

« Construire, Détruire, Reconstruire ». Comment ce cycle archétypal résonne-t-il dans votre travail artistique ?

En tant qu'artiste, tout ce que je construis, je le déconstruis par la suite afin de le reconstruire plus tard différemment. C'est mon principe : ne pas me laisser enfermer dans une structure, une méthodologie que je pourrais appliquer à chaque création. Ne pas avoir de recettes qui me rendraient prisonnier. J'essaie donc chaque fois de renouveler ma méthode de travail afin d'aller autre part, d'une autre manière. L'art est un voyage. C'est aller d'un point à un autre mais sans connaître la destination. L'art est un voyage pour l'inconnu.

**La création que vous présentez, *Probabilité Zéro*, traite du difficile sujet des disparus durant la guerre civile qu'a connu le Liban...**

C'est effectivement un sujet tabou. En quinze ans, entre 1975 et 1990, 17000 personnes ont disparu. On ne sait pas où elles se trouvent, ce qu'elles sont devenues. Peut-être sont-elles toutes mortes ? On sait qu'il existe des fosses communes au Liban mais personne ne veut prendre la responsabilité de parler de cela ou de faire des recherches. Il faut dire que des responsables de ces crimes sont encore au gouvernement aujourd'hui.

**Pour évoquer les corps de ces victimes oubliées, vous partez d'un graphique mathématique de probabilités...**

Je pars tout d'abord d'une question. Lorsqu'on cherche des membres de sa famille disparus et que l'on découvre des charniers, comment reconstituer le corps des victimes pour les enterrer dignement ? C'est très difficile. La question se pose de savoir quel peut être le pourcentage d'erreurs dans la tentative de reconstituer un corps. J'ai demandé à mon père qui est mathématicien de faire un calcul de probabilités. Avec deux corps coupés en six morceaux, on peut composer 46 combinaisons différentes. Mon père m'a envoyé un graphique. En le regardant, j'ai pensé à une notation pour une danse qui aurait pu s'intituler « Duo pour deux disparus de la guerre ». Pour créer cette performance, j'ai demandé à une amie chorégraphe qui réside à Berlin, Hito Steyerl, de composer une danse basée sur ce graphique. Elle m'a proposé une chorégraphie dans laquelle les danseurs sont immobiles et en continu mouvement.

**Votre travail questionne à la fois la construction de l'histoire et celle de la mémoire. Vous dites ne faire confiance ni à l'une ni à l'autre...**

L'histoire et la mémoire sont à la fois objectives et subjectives. Elles sont pour moi un mélange de fiction et de réalité. Dans *Probabilité Zéro*, l'approche mathématique me permet de créer une distance avec une histoire récente tragique et douloureuse. Je parle des corps mais avec des chiffres. Cette distance est importante afin de pouvoir penser, générer des questions, des idées... loin des émotions fortes qui nous empêchent de réfléchir.

**L'artiste a-t-il une responsabilité particulière vis-à-vis de la mémoire collective d'un peuple ?**

L'artiste est là pour permettre de penser et de poser des questions. Cela fait des années que je travaille sur les représentations de la mort et de la guerre. Cela concerne le Liban mais pas seulement. Dans tous les pays du monde, des guerres ont été menées entre partis politiques, groupes ethniques ou sectes religieuses. Et dans ces conflits, il y a des disparus. Qui se souvient d'eux ? Que fait-on pour ces victimes ? C'est une question que l'artiste peut poser. Au Liban, actuellement, le gouvernement fait comme si ce sujet n'existait pas, et qu'il n'y avait pas la moindre probabilité qu'il émerge un jour. D'où le titre de la pièce, *Probabilité Zéro*, et mon choix de parler de ce sujet car il n'y a jamais de probabilité totalement nulle.

Un musée est un lieu où passé et présent se rencontrent, dialoguent et se redéfinissent sans cesse. D'une certaine manière, c'est un lieu qui réunit les vivants et les morts. Cela donne-t-il un sens particulier à la performance que vous allez y présenter ?

Le sens commun dit parfois qu'un musée est un cimetière d'œuvres d'art. Des vivants viennent effectivement y rencontrer des morts. Mais dans un musée, on ne peut pas se perdre : tout est indiqué, fléché, souvent expliqué. Les visiteurs viennent avec l'idée de voir des objets. S'ils viennent voir une performance, c'est différent : c'est quelque chose d'éphémère, très circonscrit dans le temps, qui ne laisse pas de traces physiques. *Probabilité Zéro* est une autre forme de rencontre entre morts et vivants, qui invite davantage à se perdre.



L'histoire et la mémoire sont à la fois objectives et subjectives. Elles sont pour moi un mélange de fiction et de réalité. Dans *Probabilité Zéro*, l'approche mathématique me permet de créer une distance avec une histoire récente tragique et douloureuse. Je parle des corps mais avec des chiffres. Cette distance est importante afin de pouvoir penser, générer des questions, des idées... loin des émotions fortes qui nous empêchent de réfléchir.



Vendredi 30 et samedi 1 juillet 2017  
20h30 – 15/11€ – Cour de la commande

Installation du 30 juin au 9 juillet 2017  
Salle Casemate – Entrée gratuite

Née en 1980, à Ouarzazate au Maroc, Bouchra Ouizguen vit et travaille à Marrakech. Dès 1998, elle s'engage dans le développement de la scène chorégraphique locale et crée ses premières pièces expérimentales. Son travail affirme d'emblée une liberté vis-à-vis des codes et des répertoires. La jeune chorégraphe autodidacte collabore notamment avec Mathilde Monnier, Bernardo Montet, Boris Charmatz et Alain Buffard. Avec sa compagnie – la Compagnie O - elle engage un travail nourri par ses questionnements sur la société, les arts visuels et les arts populaires de son pays au côté d'une équipe qu'elle a réunie en sillonnant le Maroc. C'est de son travail sur le son, la performance et la vidéo que surgissent des formes multiples.

Après avoir créé la surprise et reçu plusieurs prix en 2010 avec sa pièce Madame Plaza, qu'elle interprète avec des performeuses issues de la tradition musicale des Aïtas, Bouchra Ouizguen poursuit son aventure chorégraphique et humaine avec ces artistes singulières, au carrefour de multiples cultures. Elle crée HA! en 2013, puis Corbeaux l'année suivante et Ottob en 2015.

« D'un élan brut, d'un battement de cœur »

Performance nomade, Corbeaux renvoie aux mystères des origines et à l'urgence du présent. Vêtues de noir et d'un fichu blanc sur la tête, les performeuses font émerger peu à peu, dans un dispositif hypnotique et une polyphonie de voix, un espace et une mémoire parfois oubliés. Une installation inédite accompagne la représentation, nouvelle étape d'une création après la pièce initiale, et en constituera l'archive artistique.

## Corbeaux

Direction artistique : Bouchra Ouizguen

Performeuses : Kabboura Aït Ben Hmad, Fatima El Hanna, Halima Sahmoud, Fatna Ibn El Khatyb, Khadija Amrhar, Zahra Bensllam, Malika Soukri, Noura Oujoute, Hasnae El Ouarga, Mariam Faquir, Emma Rolland, Julie Viala, Joséphine Tilloy  
Diffusion, administration : Mylène Gaillon

Production Compagnie O

Co-production SCAC de l'Ambassade de France à Rabat, avec le soutien logistique de l'Institut français de Marrakech

Spectacle créé en février 2014 à la Biennale Art in Marrakech

Nouvelle étape de création 2017 coproduite par le Mucem et le Festival de Marseille

« Corbeaux n'est pas un spectacle mais une fuite de la scène et de ses modes de production » dites-vous. Pourquoi avez-vous voulu fuir les théâtres ?

Corbeaux m'est arrivé comme une fulgurance alors que j'étais en pleine création d'un autre projet. Je percevais trop de différence entre la scène et l'incroyable spectacle que je voyais dans la vie, au Maroc et ailleurs. J'ai voulu sortir du confort ritualisé du théâtre, déplacer mon regard et le plonger au cœur de cette vie qui m'entourait. J'ai eu envie d'investir des lieux, à chaque fois différents, avec une horde de corbeaux sans âge. Comme un acte vital, une sculpture sonore. Avec les danseuses de la compagnie, nous étions porteuses d'une urgence, d'un cri.

« Construire Détruire Reconstruire ». Comment ce cycle archétypal résonne-t-il dans votre travail artistique ?

Le passage dans l'un comme dans l'autre est nécessaire et peu importe d'ailleurs l'ordre des choses. Le chaos, les doutes et les tâtonnements sont autant de chemins constructeurs. J'ai l'impression que toutes ces temporalités qui cohabitent ou se confrontent me traversent. Si dans mes premiers solos, je portais une parole davantage liée à ma propre histoire, avec les artistes de ma Compagnie, je suis portée par d'autres préoccupations.

De ce passage-là d'un travail plus personnel, il m'a été nécessaire de déconstruire mon propos pour me laisser traverser par de nouvelles rencontres et collaborations, véritable terrain d'expérimentations ouvrant sans cesse vers l'inconnu.

Corbeaux est une performance qui parvient à nous faire basculer dans une temporalité différente, dans laquelle la frontière entre passé et présent s'estompe... Vous nous plongez dans une sorte de mémoire collective immémoriale...

Comment avez-vous travaillé ce basculement ?

Corbeaux est le fruit d'une longue maturation, nourrie par des sources d'inspiration foisonnantes – lectures, voyages, musiques, rituels – qui nous ont pénétrées. Corbeaux s'inspire de tout cela en n'étant rien de cela. Et en même temps, Corbeaux procède d'une intuition et a été créé dans l'urgence. Ces deux temporalités se retrouvent dans la performance où l'on tente à chaque fois de trouver un état d'extrême présence dans l'instant qui pourrait faire resurgir des temps et des espaces de possibles.

Autant que les corps, les voix sont un élément essentiel de ce basculement dans un autre mode de perception. Elles ouvrent les portes d'une mémoire enfouie, oubliée. Elles nous rappellent la

puissance de l'oralité...

Oui, les voix portent en elles plusieurs temporalités. Elles portent aussi, tout comme les corps, la double dimension de la mémoire, à la fois intime et collective. Ces deux aspects sont très liés et j'aime les explorer. Il coexiste plusieurs temporalités. J'essaie de décanter le temps présent... pour arriver à une écoute du sensible.

Le corps tout comme la voix sont-ils pour vous archives ?

Pour moi, l'oubli a autant de place que la mémoire. Le corps et la voix ne sont pas une archive dans le sens où on l'entend dans un contexte muséal. Par l'invitation qui m'a été faite au Mucem, j'ai désiré m'approcher de vies singulières, rurales et citadines, de femmes qui portent en elles une part de l'histoire du Maroc et de son oralité dont on ne trouve que rarement des traces archivées. Conter et raconter des histoires est tout un art, dont elles sont dépositaires, non seulement par le chant ou des paroles mais également par leur rapport à la terre, un des enjeux majeurs aujourd'hui.

Vous avez choisi de présenter votre performance au Fort Saint-Jean. Pourquoi ?

Le Fort Saint Jean est un espace qui m'a tout de suite parlé pour son architecture, son odeur, le vécu de ses pierres, sa lumière et ses innombrables recoins. Ses espaces nous ouvrent des possibilités intéressantes pour présenter le travail sous sa nouvelle forme.

Les voix portent en elles plusieurs temporalités. Elles portent aussi, tout comme les corps, la double dimension de la mémoire, à la fois intime et collective. Ces deux aspects sont très liés et j'aime les explorer. Il coexiste toujours plusieurs temporalités, j'essaye de décanter le temps tout en laissant toujours de la place au chaos, pour parvenir à une écoute du sensible.



## Agenda du Cycle

Samedi 17 décembre à 17h30 Rencontre – Table ronde  
Vendredi 16 et samedi 17 décembre à 20 h 30 – Roger Bernat  
Installation du 16 au 24 décembre  
Vendredi 24 et samedi 25 février à 20 h 30 – Rabih Mroué  
Installation du 24 février au 6 mars  
Vendredi 30 juin et samedi 1 juillet à 20 h 30 – Bouchra Ouizguen  
Installation du 30 juin au 9 juillet

Petite restauration et bar ouvert les jours de représentation

## Accès au Mucem

Le Mucem recommande de privilégier les transports en commun  
ou le covoiturage [www.covoiturage.fr](http://www.covoiturage.fr)  
Levelo station Mucem <http://www.levelo-mpm.fr>  
TRAM 2 Arrêt République-Dames  
METRO 1 et 2 arrêt Vieux-Port ou Joliette  
BUS Ligne 82, 82s, 60 arrêt Mucem / Saint-Jean Ligne de nuit 582 de 20 h à minuit

## Horaires d'ouverture des expositions et des espaces extérieurs

Tous les jours sauf le mardi,  
le 25 décembre et le 1er mai  
Horaires d'hiver : 11 h - 18 h  
(novembre - avril)  
Horaires de printemps : 11 h - 19 h  
(mai - juin)  
Horaires d'été : 10 h - 20 h  
(juillet - août)  
Horaires d'automne : 11 h - 19 h  
(septembre - octobre)  
Nocturne le vendredi jusqu'à 22 h  
(mai - octobre)

## Billetterie

Tarifs des spectacles du cycle Construire Détruire Reconstruire 15 / 11 €  
Plus d'informations : 04 84 35 13 13 / [Mucem.org](http://Mucem.org)

Entretiens réalisés en septembre 2016  
Certains spectacles peuvent heurter la sensibilité du public, nous vous invitons à consulter le site Internet du musée  
pour tout renseignement.  
Conception du cycle « Construire Détruire Reconstruire » : Samar Kehdy (chargée de mission spectacles et arts  
vivants), avec le concours de Fabienne Tiran (Responsable archives)  
Propos recueillis par : Ayoko Mensah



